

Aspects de la pénétration artistique d'un discours: Faire attention à l'inhalation et l'expiration de l'auditeur; saisir la logique de sensation d'un discours; appel à l'oreille de l'auditeur - sur les discours de Jésuites. Logique et illogique. Humour ... La signification de la pause dans le discours. Sur l'entendre. Pensées sur la relation entre tri-articulation et anthroposophie. Sur ce qui devrait être tri-articulé, et aussi ce que l'orateur devrait éviter. Points de vue supplémentaires sur la Suisse. La nécessité du développement d'un intérêt mondial.

Comme nous devons avoir notre dernière heure aujourd'hui, il s'agira d'apporter quelques compléments et élargissements à ce qui a été dit, et vous devez déjà accepter cela comme si certaines choses étaient encore présentées en dernier, en quelque sorte en vente de bric-à-brac.

Tout d'abord, je voudrais avant tout faire remarquer qu'il faut toujours tenir compte du fait que l'orateur est dans une situation sensiblement différente de celle de celui qui écrit quelconque par rapport au lecteur. L'orateur doit tenir compte du fait qu'il n'a pas un lecteur devant lui, mais un auditeur. L'auditeur n'est pas en mesure, s'il n'a pas compris quelque chose, de revenir en arrière et de relire la phrase. C'est ce que le lecteur est capable de faire, et il faut en tenir compte. On y parviendra en s'efforçant, dans le discours, de répéter certaines choses que l'on considère comme particulièrement importantes, voire indispensables, pour suivre l'ensemble. Il faudra bien sûr veiller à ce que ces répétitions soient données en variations, que l'on présente donc les choses particulièrement importantes en différentes tournures, et que la diversité des tournures ne fatigue pas l'auditeur, même s'il a une compréhension facile. On veillera donc à ce que différentes tournures pour une même chose aient en quelque sorte un caractère artistique.

L'aspect artistique du discours est en général quelque chose dont il faut absolument tenir compte, et peut-être d'autant plus que l'on a affaire à quelque chose qui doit tenir compte de la logique, de l'expérience de la vie, d'autres forces de compréhension. Peut-être doit-on procéder de manière d'autant plus artistique dans le discours par une telle répétition, par la composition et encore par bien d'autres choses qui seront mentionnées aujourd'hui, que l'on doit faire appel à la compréhension par une tension rigoureuse de la pensée.

103

On doit seulement considérer que l'artistique est justement un moyen de compréhension. Les répétitions, par exemple, agissent de telle sorte qu'elles constituent en quelque sorte un soulagement pour l'auditeur. On donne à l'auditeur l'occasion, lorsqu'il entend des répétitions dans différentes tournures, de ne pas s'en tenir strictement à l'une ou l'autre de ces tournures, mais à ce qui se trouve entre les deux. Il est ainsi libéré dans sa compréhension et il a alors ce sentiment de libération, et c'est quelque chose qui contribue extraordinairement à la compréhension.

Mais il faut aussi utiliser d'autres moyens non seulement de construction artistique, mais aussi de réalisation artistique. Prenons par exemple le fait que l'orateur pose de temps en temps des questions, en cherchant l'habillage nécessaire, de sorte qu'il s'adresse à ses auditeurs par une question, entre les discussions habituelles. Qu'est-ce que cela signifie en fait de parler à ses auditeurs par une



question ? Oui, les questions que l'auditeur écoute agissent en fait principalement sur l'inspiration de l'auditeur. Pendant qu'il écoute, l'auditeur vit dans l'inspiration-expiration, l'inspiration-expiration. Cela n'est pas seulement important pour la parole, cela l'est aussi pour l'écoute. Si quelqu'un pose une question en tant qu'orateur, l'expiration peut en quelque sorte rester inoccupée. C'est l'inspiration qui se transpose sur l'auditeur lors de l'écoute d'une question. Cela ne contredit pas le fait que l'orateur pose sa question juste au moment où l'auditeur expire. En effet, on n'écoute pas seulement en ligne droite, mais aussi de travers, de sorte que l'écoute proprement dite d'un mot ou d'une phrase qui tombe dans une expiration, s'il s'agit d'une question, n'est en fait perçue, enregistrée, que lors de l'inspiration qui suit. En bref, l'inhalation en général a quelque chose d'essentiel à voir avec l'écoute de ce qui est présenté sous forme de question. Mais du fait que l'inspiration est engagée par le fait de poser une question, l'ensemble du processus d'écoute est intériorisé. Il se déroule en quelque sorte plus profondément dans l'âme que si l'on se contente d'écouter une discussion/dissertation.

104

Lorsque l'on écoute une dissertation, on a toujours tendance à ne s'engager ni dans l'inspiration ni dans l'expiration. La dissertation aimerait en fait aller le moins profond possible, mais en fait aussi ne pas beaucoup occuper les organes des sens.

La dissertation de choses logiques par le discours oral est en général une mauvaise chose. Celui qui veut parler de telle sorte qu'il ne parle que par conclusions, aura en main un bon moyen d'endormir son auditoire. Car ce développement logique a l'inconvénient d'éloigner la compréhension de l'organe auditif, on n'écoute pas correctement la logique, et d'un autre côté, il n'organise pas réellement la respiration, il ne la transforme pas en ondes variées. La respiration reste en fait la plus neutre lorsque l'on écoute des dissertations logiques ; c'est pourquoi on s'endort. C'est un processus tout à fait organique. Les dissertations logiques veulent être impersonnelles, mais cela se retourne contre elles.

C'est pourquoi, si l'on veut devenir un orateur, il faut veiller à ce que, tout en restant logique, on ne parle pas seulement en formules logiques, mais aussi en figures oratoires. Et la question fait partie de ces figures de rhétorique. Parmi les figures de rhétorique, il y a aussi le fait que l'on dit parfois le contraire de ce que l'on veut vraiment dire - c'est un cas extrême -, même si l'auditeur sait naturellement très bien qu'il doit comprendre le contraire, en habillant la phrase de telle sorte que l'on puisse dire le contraire. Si donc, disons, quelqu'un discutait simplement et disait aussi sur le ton de la dissertation dissertation : le Kully est stupide -, ce ne serait peut-être pas une très bonne expression. En revanche, cela pourrait être une bonne expression si quelqu'un disait : je ne pense pas que quelqu'un ici soit d'avis que le Kully est intelligent ! - Vous avez prononcé la phrase dont le contraire est la vérité. Mais vous avez bien sûr aussi fait quelque chose pour avoir la permission d'exprimer non pas la phrase de la droite dissertation, mais le contraire. Procéder de cette manière, mais aussi le faire avec un sentiment intérieur, aidera particulièrement bien le discours à se mettre en



Je viens de dire qu'elle sera particulièrement utile pour pouvoir aider à rem- 0
mettre le discours sur jambes. - C'est une image. Le philistin peut dire qu'un dis- 8
cours n'a pas de jambes. Mais un discours a tout de même des jambes ! Il suffit de
se rappeler, par exemple, que Goethe, dans sa vieillesse, alors qu'il devait parfois
parler dans la fatigue, aimait parler en se promenant dans la pièce. Le discours
est au fond l'expression de l'humain tout entier, il a donc quand même des
jambes ! Et frapper l'auditeur par quelque chose dont il n'a peut-être pas pris
conscience jusqu'à présent, mais qu'il est obligé de saisir malgré son habitude,
c'est à nouveau extrêmement important pour le discours.

La logique des sensations pour le discours implique aussi que l'on ne parle pas 0
toujours sur le même ton. Parler toujours sur le même ton, vous le savez bien, 9
endort aussi. Car chaque augmentation du ton est en fait une très légère pres-
sion de cauchemar, de sorte que l'auditeur est un peu secoué intérieurement par
chaque augmentation du ton. Tout abaissement du ton par rapport à l'aigu est
en fait une légère impuissance, de sorte que l'auditeur est obligé de lutter
contre. En modulant le discours, on incite donc l'auditeur à collaborer, et c'est
déjà extrêmement important pour l'orateur.

Mais il est aussi particulièrement important de faire parfois appel à l'oreille de 1
l'auditeur. S'il écoute en étant trop absorbé, il ne suit parfois pas certains pas- 0
sages du discours. Il se met à réfléchir pour lui-même. C'est un grand malheur
pour l'orateur si les auditeurs commencent à réfléchir par eux-mêmes. Ils n'en-
tendent alors pas quelque chose, recommencent à écouter après un certain
temps et ne suivent justement pas. C'est pourquoi il faut parfois prendre les au-
diteurs par l'oreille, et cela se fait en utilisant dans ses expressions des suites de
phrases et de mots inhabituels. La question donne déjà en soi une position du su-
jet et du prédicat différente de celle à laquelle on est habitué, mais on devrait
aussi gérer le changement de l'ordre des mots de la manière la plus variée. On
devrait veiller à ce que certaines phrases soient prononcées de telle sorte que le
verbe se trouve au début de la phrase, ou bien que l'on commence une phrase
par une autre partie du discours dont on n'a pas l'habitude qu'elle se trouve au
début. Quelque chose d'inhabituel arrive, alors il fait à nouveau attention, et ce
qui est étrange, c'est qu'il ne fait pas seulement attention à cette phrase, mais
aussi à la suivante.

Et si l'on a affaire à des auditeurs particulièrement dociles, ils font même atten-
tion à celle qui vient après elle si l'on décale un peu la division du discours. En
tant qu'orateur, il faut absolument respecter cette loi interne. En fait, on ap-
prend mieux ces choses lorsqu'on a attiré l'attention sur la manière dont les
bons orateurs utilisent ces choses. Ce sont aussi ces choses qui conduisent essen-
tiellement à l'aspect figuratif du discours.

Pour parler, on pourrait beaucoup apprendre des jésuites à cet égard, sur le plan 1
formel. Ils sont très bien formés. Ils utilisent d'abord bien la composition du dis- 1



cours, en agissant sur les montées et les descentes, mais ils utilisent surtout l'image. Et je dois toujours faire référence à un excellent discours jésuite que j'ai pu écouter une fois à Vienne, où quelqu'un m'a conduit à l'église des jésuites et où l'un des plus célèbres pères jésuites prêchait justement. Il prêchait sur la confession pascale, et je veux vous faire part ici de l'essentiel de son sermon. Il a dit : "Chers chrétiens ! Il y a des apostats de Dieu qui prétendent que la confession pascale a été instituée par le pape, par le pape romain. Elle ne vient donc pas de Dieu, mais du pape romain. Chers chrétiens, celui qui croit cela pourrait apprendre quelque chose si je lui disais la chose suivante : imaginez, chers chrétiens, qu'il y a ici un canon. Un artilleur se tient près du canon. L'artilleur tient la mèche à la main. Le canon est chargé. L'officier se tient derrière et commande. Quand l'officier commande : Feu ! - le canonnier tire la mèche. Le canon se déclenche. Est-ce qu'un seul d'entre vous dira maintenant : "Ce canonnier qui a écouté l'ordre de son supérieur, c'est lui qui a inventé la poudre ? Aucun d'entre vous, chers chrétiens, ne le dira ! Vous voyez, un tel canonnier était le pape romain, qui attendait un ordre d'en haut pour ordonner la confession pascale. Personne ne dira donc - pas plus que : le canonnier a inventé la poudre - que le pape romain a inventé la confession pascale, qu'il ne fait exécuter que sur ordre d'en haut. - Tous les auditeurs étaient abattus, convaincus !

107

Bien sûr, l'homme connaissait la situation et l'état d'esprit des âmes tranquilles, 1
mais c'est aussi quelque chose qui a déjà été décrit ici comme une condition 2
préalable indispensable à un bon discours. Il a dit quelque chose qui, en tant
qu'image, s'écarte tout à fait du fil de la pensée et qui permet néanmoins à l'au-
diteur de suivre le fil de la pensée sans avoir la sensation que l'homme parle sub-
jectivement. Je vous ai aussi présenté le dicton de Bismarck sur le fait que les po-
liticiens se dirigent au gré du vent, une image qui est même tirée de l'autre avec
lequel il débattait, mais qui, à son tour, libère de la rigueur du cours de pensée
débattu.

De telles choses, si elles sont correctement ressenties, sont des moyens artis- 1
tiques qui remplaceront tout à fait ce qui ne doit justement pas être dans un dis- 3
cours : la simple logique. La logique est pour les pensées, elle n'est pas pour le
discours, je veux dire maintenant pour la forme du discours, la manière de s'ex-
primer. Bien sûr, il ne doit pas y avoir d'illogisme. Mais il ne faut pas combiner
un discours comme on combine un raisonnement. Vous trouverez aussi que
quelque chose peut être tout à fait pointu et bien placé dans le débat, et pour-
tant n'a pas besoin d'avoir un effet durable. Ce qui a un effet durable, c'est ce qui
intervient dans le discours en tant qu'image, notamment lorsque cette image est
assez éloignée de ce qu'elle signifie, et lorsque celui qui manie l'image s'est lui-
même libéré de l'appui servile sur le pur sens de la pensée.

Ce genre de choses nous amène à voir dans quelle mesure un discours peut être 1
relevé par l'humour. Le discours le plus profond peut être relevé par un humour 4
qui, disons, a des flèches. C'est comme ça : si, comme je l'ai dit, nous voulons for-
cer la volonté des auditeurs, ils s'énervent. C'est pourquoi nous devons utiliser la
volonté pour que le discours lui-même reçoive des images qui soient en quelque



sorte des réalités intérieures. Le discours lui-même doit être une réalité. Vous comprendrez peut-être ce que je veux dire si je vous parle de deux débats. Le deuxième ne sera pas un pur débat, mais quelque chose qui peut être instructif pour l'utilisation des images dans le discours de caractérisation.

108

Vous voyez, ce sont souvent les débats qui veulent être légèrement drôles qui prennent une coloration subjective. Pendant un certain temps, le parlement allemand a eu un débateur aussi drôle en la personne du député Meyer. Il est arrivé par exemple que la fameuse ou tristement célèbre "Lex Heinze" soit défendue dans ce parlement allemand. Je crois que l'homme qui a prononcé le discours de défense était justement ministre et parlait toujours en tant que défenseur, en tant que membre du parti conservateur, de "das Lex Heinze". Il disait toujours : "la Lex Heinze". Eh bien, n'est-ce pas, cela peut arriver. Mais c'était une des particularités du parti libéral, auquel appartenait le plaisantin, le député Meyer, de s'embarrasser justement de ce genre de choses, et c'est ainsi qu'il s'est ensuite fait entendre dans le débat et a dit quelque chose comme ceci : Le ministre a défendu la Lex Heinze et a toujours dit "la Lex Heinze". Je ne savais pas du tout de quoi il parlait, j'ai fait le tour de la salle et j'ai demandé ce qu'était la Lex. Personne ne pouvait me renseigner. J'ai pris des dictionnaires, j'ai cherché, je n'ai rien trouvé. Je m'apprêtais à venir ici pour demander à Monsieur le Ministre, quand je me suis souvenu à la dernière minute de consulter une grammaire latine, et voilà que j'ai trouvé que la phrase y était : Ce que l'on ne peut pas décliner, on le considère comme un neutre !

Certes, pour le rire immédiat, c'est une bonne blague grossière, mais elle n'a pas de flèches, elle n'a pas besoin de s'enflammer profondément, parce qu'avec une telle chose, la compassion pour la personne concernée se manifeste à son tour de manière discrète dans le subconscient des auditeurs. C'est donc une manière trop subjective ; elle vient plus de l'envie de se moquer que de la chose elle-même.

En revanche, j'ai toujours trouvé cette image excellente : le futur roi de Prusse Frédéric. Guillaume IV, en tant que prince héritier, était un homme très spirituel. Son père, le roi Frédéric-Guillaume III, avait un ministre qui lui était particulièrement cher, il s'appelait von Klewiz. Le prince héritier ne supportait pas ce von Klewiz. Un jour, au bal de la cour, le prince héritier s'est adressé à Klewiz et lui a dit : "Excellence, je voudrais aujourd'hui vous donner une énigme :

109

La première est un fruit dans un champ ;
la deuxième est quelque chose comme ça : quand on l'entend,
on a comme un léger choc ;
et tout cela est un fléau pour le pays !

Von Klewiz devint rouge jusqu'aux oreilles, s'inclina et présenta ses adieux après ce bal de la cour. Le roi le fit venir et lui dit : "Comment osez-vous ! Je ne peux pas me passer de vous, mon cher Klewiz ! - Oui, mais Son Altesse Royale le prince héritier m'ont dit hier, au bal de la cour, quelque chose à propos de quoi



je ne peux plus rester en fonction. - Mais ce n'est pas possible ! Sa Majesté, le prince héritier ne va quand même pas dire une chose pareille, je ne peux pas le croire. - Oui, c'est vrai, Sire. - Qu'a donc dit Sa Majesté le prince héritier ? - Il m'a dit :

La première est un fruit dans un champ ;
La deuxième chose, c'est qu'en l'entendant,
on a comme un léger choc ;
tout cela est un fléau pour le pays !

Il n'y a pas de doute que Son Altesse Royale le prince héritier a parlé de moi. - Oui, c'est une chose étrange, mon cher Klewiz. Mais laissons venir le prince héritier pour savoir ce qu'il en est.

Le prince héritier est appelé. - Il paraît que votre bien-aimé a tenu hier soir des propos gravement offensants à l'égard de mon indispensable ministre, l'excellence de Klewiz. - Le prince héritier dit : "Sire, je ne saurais m'en souvenir. S'il s'agissait de quelque chose d'important, je m'en souviendrais. - Cela semblait être quelque chose d'important. - Oui, oui, oui, je me souviens : j'ai dit à Son Excellence que je voulais lui poser une énigme :

La première syllabe, c'est un fruit des champs ;
la deuxième syllabe signifie quelque chose, quand on l'entend,
on reçoit comme un léger choc ;
tout cela est une plaie de la campagne.

Je pense que je n'ai pas offensé Son Excellence à ce point.

110

que Son Excellence ne pouvait pas résoudre l'énigme. Je me souviens que Son Excellence ne pouvait tout simplement pas résoudre l'énigme ! - Le roi a dit : "Oui, quelle est la solution de l'énigme ? - Eh bien, oui :

La première syllabe, un fruit dans le champ, est : foin (Heu) La deuxième syllabe, où l'on a un léger choc, c'est : horreur (Schreck);
l'ensemble est : sauterelle (Heuschreck); -

C'est donc un fléau, Majesté.

Eh bien, pourquoi dis-je cela ? Je dis cela parce que celui qui raconte une telle histoire, qui met en forme ses expressions, n'a pas besoin d'aller jusqu'au bout, parce que personne ne s'attend à ce que l'on développe le tableau quand on le raconte, mais chacun peut se faire une idée imagée de la situation. Et il est bon de faire en sorte que, parfois, dans le discours, il reste quelque chose pour l'auditeur. Ce n'est pas le cas lorsque quelqu'un se moque, car la fraction s'élève alors à zéro pour zéro.

Il s'agit donc d'améliorer la clarté en donnant à l'auditeur la sensation qu'il peut aussi faire quelque chose, qu'il peut continuer à penser. Mais ensuite, il faut bien sûr laisser les pauses nécessaires entre les discours. Ces pauses doivent être présentes.



Eh bien, dans cette direction, il y aurait vraiment beaucoup à dire sur la forme, 2
sur l'organisation d'un discours. Car on_ croit habituellement que les gens 1
écoutent seulement avec les oreilles, ce qui est déjà contredit par le fait que cer-
tains, lorsqu'ils veulent comprendre quelque chose de manière très particulière,
ouvrent la bouche en écoutant. Ils ne le feraient pas si l'on écoutait seulement
avec les oreilles : on écoute en effet beaucoup plus avec les organes de la parole
qu'on ne le pense habituellement. On s'immisce en quelque sorte toujours dans
le discours de l'orateur avec son organe de la parole, et le corps éthérique parle
en fait toujours avec lui, il fait même toujours de l'eurythmie quand on écoute,
et ce avec des mouvements qui correspondent tout à fait aux mouvements eu-
rythmiques. Seulement, la plupart du temps, l'homme ne les connaît pas s'il n'a
pas appris l'eurythmie.

111

Il se trouve que tout ce qui est entendu par les corps inanimés est plutôt entendu 2
de l'extérieur par l'oreille, mais que la parole de l'humain est en fait entendue de 2
telle sorte que ce qui frappe l'oreille de l'intérieur est pris en compte. C'est un
fait que, comme on peut le dire, très peu d'humains savent. Peu de gens savent
quelle grande différence il y a, disons, entre l'écoute d'un son de cloche ou d'une
symphonie, et l'écoute de la parole humaine. Dans la parole humaine, on entend
en fait ce qui est intérieur à la parole. Le reste est bien plus un phénomène d'ac-
compagnement qu'il ne l'est à l'écoute de quelque chose d'inorganique. C'est
pourquoi il fallait dire tout ce que j'ai dit sur l'écoute personnelle, afin que l'on
formule effectivement le discours tel qu'on le critiquerait si on l'entendait. Je
veux dire que la formulation vient de la même force, de la même impulsion que
la critique quand on l'entend.

Il sera déjà d'une certaine importance que les personnalités qui se donnent pour 2
tâche d'œuvrer précisément en faveur de la triarticulation de l'organisme social 3
ou de quelque chose de similaire, tiennent compte du fait que ce que l'on veut
dire soit également transmis d'une certaine manière au public sur le plan artis-
tique. Car au fond, aujourd'hui - j'y ai déjà fait allusion - on parle à des oreilles
assez sourdes quand on s'adresse à un public ordinaire sur la triarticulation de
l'organisme social. Et il faut déjà, je dirais, être d'un certain point de vue com-
plètement dans le sujet, notamment avec des sentiments et des sensations dans
le sujet, si l'on veut que cela ait des chances de réussir. Non pas comme s'il était
nécessaire d'étudier en quelque sorte les secrets du succès - ce n'est certaine-
ment pas nécessaire - et de s'adapter d'une manière mesquine à ce que l'audi-
teur aime entendre. Ce n'est certainement pas ce qu'il faut rechercher. Mais ce
qu'il faut viser, c'est une véritable position intérieure dans les phénomènes de
l'époque. Et, voyez-vous, une telle immersion dans les phénomènes contempo-
rains, un éveil d'un intérêt vraiment profond pour les phénomènes contempo-
rains, ne peut être provoqué aujourd'hui que par l'anthroposophie.

112

Pour ces raisons et pour d'autres, celui qui veut parler efficacement de la triarti-
culation doit déjà être absolument imprégné, au moins intérieurement, de la né-
cessité, pour la compréhension de la triarticulation du côté du monde, d'amener



aussi l'anthroposophie au monde.

Certes, depuis que l'on travaille dans le sens de la triarticulation, la situation est telle qu'il y a d'un côté ces humains dont on dit qu'ils s'intéressent à la triarticulation mais ne veulent rien savoir de l'anthroposophie, et de l'autre côté celles qui s'intéressent à l'anthroposophie et ne veulent rien savoir de la triarticulation. Mais si l'on compte trop sur ce fait, on n'obtient rien sur la durée ; on peut obtenir quelque chose sur le moment, mais on n'obtient rien sur la durée.

En particulier, on ne pourra pas obtenir grand-chose en Suisse avec ce que l'on pourrait considérer comme une tactique, pour les raisons que j'ai déjà indiquées en ce qui concerne la Suisse. Il faut qu'il y ait, au moins dans le fond de l'esprit de celui qui parle, la conviction que sans base anthroposophique, on ne peut pas aider correctement la triarticulation à se mettre sur pied. On peut bien sûr utiliser le fait que certaines personnes acceptent la triarticulation et rejettent l'anthroposophie ; mais on devrait tout à fait savoir - et si on le sait, on introduira déjà les tournures nécessaires dans son discours - que rien ne peut être triarticulé sans la diffusion au moins des choses les plus élémentaires de l'anthroposophie.

Qu'est-ce qui devrait être triarticulé ? Imaginez un instant que dans un tel territoire, où, disons, un État a d'un côté l'enseignement, de l'autre la vie économique, de sorte que la vie de droit se trouve entre les deux - oui, imaginez un instant que l'improbable se produise, que soit maintenant triarticulé ! Dans le domaine de l'enseignement, qui serait désormais indépendant, on en viendrait probablement très vite à élire un monarque et un ministre de l'enseignement, et la vie de l'esprit libre se transformerait en très peu de temps en un État.

113

De telles choses ne peuvent pas être prises formellement, elles doivent reposer dans l'ensemble de la vie des humains. Il doit d'abord y avoir quelque chose comme une vie spirituelle libre dans laquelle les humains se tiennent, si l'on veut placer la vie de l'esprit sur elle-même dans l'organisme social. Ce n'est que lorsque la vie de l'esprit est aussi gérée dans le sens anthroposophique, comme par exemple à l'école libre Waldorf de Stuttgart, que l'on peut parler d'avoir quelque chose qui est un petit germe pour une vie de l'esprit libre. Mais dans l'école libre Waldorf, on n'a ni recteur, ni programme d'enseignement, ni rien d'autre de ce genre, mais la vie est là, et on tient absolument compte de ce que l'on doit justement considérer par rapport à la vie.

Je suis tout à fait convaincu que trois, sept, douze, treize ou quinze personnes peuvent se réunir pour réfléchir à un système d'enseignement libre idéal et établir un programme : Premièrement, deuxièmement, troisièmement - beaucoup de points. Ce programme pourrait être tel qu'on ne pourrait pas imaginer quelque chose de plus beau. Les gens qui élaborent ce programme n'ont même pas besoin d'être particulièrement intelligentes, ils pourraient par exemple être des parlementaires moyens, ils n'ont même pas besoin d'être de tels parlementaires, ils pourraient être des politiciens de bistrot dans certaines circonstances, et ils pourraient trouver trente ou quarante points qui répondent aux idéaux les



plus élevés pour un système scolaire irréprochable - mais on ne peut rien en faire ! Il est tout à fait inutile de rédiger des paragraphes et des statuts de cette manière si l'on ne peut rien en faire. On ne peut faire quelque chose avec un collège d'enseignants composé que si l'on ne compte pas sur les statuts, mais sur ce que l'on a et que l'on en tire le meilleur parti en toute vivacité.

La vie de l'esprit libre doit être une vie de l'esprit réelle. Quand les gens parlent aujourd'hui de vie de l'esprit, ils ne parlent pas du tout de l'esprit, ils parlent d'idées ; ils ne parlent que d'idées.

Donc si déjà l'anthroposophie a pour but de susciter chez l'humain à nouveau le 2
sentiment d'une vie spirituelle réelle, on ne peut pas s'en passer si l'on veut po- 9
ser absolument

114

l'exigence de la triarticulation de l'organisme social. Au fond, il faut donc aller dans un sens : promotion de l'anthroposophie, promotion de la triarticulation de l'organisme social.

On voit donc aujourd'hui combien peu les gens sont sensibles pour une libre vie 3
de l'esprit, quand on voit ici ou là des revendications pour une vie de l'économie 0
émancipée de l'État. Qu'on se pense une fois concrètement ce que serait une structure sociale avec, d'un côté, l'État de droit, mais avec en son sein toute la constitution de l'école, d'où sortirait en fait toute la sagesse développée dans le contexte économique, et de l'autre, une vie économique émancipée ! Celui qui est véritablement en faveur de la triarticulation de l'organisme social ne devrait jamais avoir l'idée de dire : il y a déjà une partie de la triarticulation de l'organisme social, à savoir la biarticulation. - L'État unitaire chaotique est bien mieux qu'une quelconque biarticulation. Car c'est l'essence même de la triarticulation, qui est justement une triarticulation et non une biarticulation.

J'ai dit qu'en Allemagne, par exemple, on aurait pu, après la révolution, parce 3
que chacun attendait quelque chose de nouveau, trouver en relativement peu de 1
temps une voie pour la triarticulation de l'organisme social ; mais pour les raisons que vous connaissez, cela n'a pas été le cas. En Suisse, il n'y a pas du tout eu d'incitation extérieure de ce genre, absolument pas, à peine si les divergences entre les trois nationalités suisses ont suscité un sentiment de nécessité de la triarticulation. Mais celles-ci sont au fond si peu profondes, bien que l'on écrive beaucoup dans leur sens, qu'elles ne pourraient pas non plus susciter un sentiment profond pour la triarticulation de l'organisme social - je ne parle évidemment pas maintenant de trois nations, mais des trois membres cités dans les "points essentiels". C'est pourquoi il sera nécessaire pour la Suisse que l'on s'efforce toujours d'élargir l'horizon de la réflexion, que l'on considère la Suisse comme je l'ai fait il y a quelques jours : comme une sorte de centre de rotation pour le monde entier. Et c'est ce sentiment que l'on devrait susciter chez les Suisses.

116

J'ai toujours été d'avis que, pendant la terrible catastrophe mondiale, le plus efficace pour parvenir à la paix aurait pu être fait dès 1915, si l'on s'y était pris de 2



manière forte et efficace, à partir de la Suisse, aussi étrange que cela puisse paraître. Mais il faut d'abord que le regard du Suisse soit dirigé vers le grand horizon mondial.

Pour cela, il sera avant tout nécessaire pour celui qui veut parler dans le sens de la triarticulation de l'organisme social - oui, si je devais parler au quotidien, je dirais : de ne pas seulement lire, mais aussi d'étudier l'hebdomadaire "Das Goetheanum". Et si je me tourne vers le général, je dirais : se préoccuper de tout ce qui se passe aujourd'hui sur le grand horizon mondial, avoir un cœur et un sens pour le fait que, disons, le ministre pour l'Afrique du Sud, Smuts, a exprimé une partie du tournant mondial actuel en disant : les intérêts mondiaux se détournent de la mer du Nord et de l'océan Atlantique et obtiennent leur nouveau point de rayonnement dans l'océan Pacifique. - Ce qu'un ministre sud-africain peut penser du découpage d'aujourd'hui montre bien où il faut chercher les forces du déclin, notamment en ce qui concerne le continent européen. Je dis : ce qu'un ministre peut penser d'un tel découpage. Il ne peut parler que du point de vue économique, parce que c'est le seul qui lui est proche, parce que c'est le seul qu'il comprend. Et si ce que de telles personnes peuvent penser aujourd'hui se concrétise, alors l'Europe devient en fait une sorte de pays de paysans demi-barbares.

On doit avoir cela dans sa sensibilité, sinon on ne pourra vraiment pas former son discours aujourd'hui avec le ton de la vérité. On a beau faire de la politique, on parlera sans vérité intérieure, et donc sans efficacité, si l'on a en arrière-plan le sentiment que tout va bien : Eh bien, cela a toujours été le cas ; après un certain temps de descente, la pente s'est redressée ; ainsi, ce ne sera pas si dangereux maintenant ! - Ce n'est pas ainsi ! Seul peut ressentir quelles sont les justes forces ascendantes celui

116

qui est complètement imprégné de la façon dont, dans ce qui est indiqué pour l'Europe, seules des forces descendantes sont déchaînées. Il faut simplement que le sentiment vive aujourd'hui chez le triarticulateur correct : dans tout ce qui s'est formé aujourd'hui comme organisation du monde, le crépuscule vit pour l'Europe. - C'est pourquoi il faut se libérer de ce qui s'est formé et faire revivre, à partir de sources originelles, avant tout à partir de sources spirituelles, le désert que l'Occident et l'Orient veulent faire de l'Europe. Il est tout à fait vrai que l'on doit prêter attention à ce que disent aujourd'hui les "hommes d'État éprouvés", comme on vient de l'entendre par exemple à Genève. Lorsqu'un homme d'État fait le rêve d'une "Cour mondiale" dans laquelle les hommes d'État déploieraient leur sagesse pour le salut des peuples, on devrait toujours avoir le sentiment, et ne pas hésiter à le susciter, que ces hommes d'État, qui sont seuls visés ici, ont provoqué la situation actuelle et qu'ils la renforceront si les choses continuent à aller dans leur sens.

Mais aujourd'hui, les humains sont particulièrement fatigués de penser et d'avoir l'esprit vide. Ils veulent en fait éviter de revenir à des pensées et des sentiments originaux. Ils ne veulent que perpétuer ce qui a fait ses preuves. Ils veulent se réfugier quelque part. Ils ne se tournent pas vers l'anthroposophie



parce qu'il y est nécessaire de mettre l'âme en éveil, mais ils se tournent aujourd'hui en masse vers l'Église catholique romaine, en particulier les intellectuels, parce qu'il n'y est pas nécessaire de faire des efforts. Là, le curé ou l'évêque fait en sorte de guider l'âme à travers la mort. Il suffit de penser à quel point cette idée est ancrée dans l'esprit des gens aujourd'hui : les parents ont un fils, ils l'aiment, c'est pourquoi ils veulent assurer son avenir. Il y a l'État, c'est là qu'il doit se loger, car il y est en sécurité, il n'a pas besoin de mener lui-même le combat de la vie. C'est là qu'il travaille aussi longtemps qu'il le peut, puis il est mis à la retraite ; il est donc assuré au-delà de son travail. Comment ne pas aimer cet État quand il prend soin de ses enfants ?

Et les gens n'aiment pas non plus particulièrement l'âme qui lutte.

3
6

117

L'âme doit être prise en charge par l'Église jusqu'à la mort, comme le travail par l'État. Et comme l'État met à la retraite l'humain physique extérieur par son pouvoir, l'Église doit aussi mettre à la retraite l'âme lorsque l'homme meurt ; elle doit prendre soin de l'âme, lui donner une pension après la mort. C'est quelque chose qui est si profond dans l'humain d'aujourd'hui, qui est si profond dans chaque individu. Par politesse, je veux seulement dire que cela ne vaut pas seulement pour les fils, mais aussi pour les filles, car elles préfèrent se marier avec ceux qui sont entretenus de cette manière, n'est-ce pas ? C'est donc à cela que les humains sont déjà attachés : ne pas construire sur soi-même, mais avoir quelque part une puissance mystique sur laquelle on peut construire. L'État, tel qu'il existe aujourd'hui, est aussi une puissance mystique. Ou n'y a-t-il pas beaucoup d'obscurité dans l'État ? Je pense qu'il y a beaucoup plus d'obscurité que chez le plus mauvais des mystiques.

Toutes ces choses doivent être présentes en nous en tant que sentiments lorsque nous nous fixons des tâches telles que celles que vous voulez vous fixer et qui ont conduit à la tenue de ce cours. En conclusion, je peux seulement dire que j'ai dû me limiter à l'aspect formel de l'art oratoire lors de ce cours. Mais l'essentiel, c'est ce qu'il y a dans vos cœurs d'enthousiasme, de dévouement à la nécessité de l'efficacité qui peut émaner du Goetheanum à Dornach. Et dans la mesure où cette force de conviction en vérité réelle grandit intérieurement en vous, elle ne devient pas seulement une force de persuasion en vous, mais elle peut aussi devenir une force de persuasion pour les autres. Car, de quoi a-t-on besoin ? Aujourd'hui, nous n'avons pas seulement besoin d'un enseignement. Elle peut être aussi bonne que possible, mais elle peut moisir dans les bibliothèques, elle peut figurer ici ou là dans les paroles de prédicateurs du désert, si l'on ne veille pas à ce que l'impulsion de la triarticulation, avec tout ce qu'elle implique, pénètre le plus rapidement possible dans le plus grand nombre possible de têtes. Ce qui est en rapport avec la triarticulation de l'organisme social doit entrer dans le plus grand nombre possible de têtes, car c'est la seule façon d'obtenir que le nerf de ce mouvement de triarticulation se trouve dans le plus grand nombre possible de têtes.

118



Alors, ce qui doit conduire à la réalisation viendra entièrement de soi.

Mais nous devons justement essayer d'agir à grande échelle. Il est absolument, 3
on aimerait dire presque nécessaire, que quelque chose comme l'hebdomadaire 8
"Goetheanum" soit diffusé aussi intensivement que possible en Suisse. Ce n'est
bien sûr qu'une chose parmi d'autres. Car un tel hebdomadaire ne se contentera
pas de répéter toujours sous la même forme ce qui a déjà été dit au début, et que
chacun doit naturellement s'approprier encore et encore ; mais un tel hebdoma-
daire sera aussi contraint de se placer dans le mouvement de l'époque et d'appli-
quer et de développer dans les domaines les plus divers ce qui agit dans le sens
de la triarticulation. Vivre ce qui coule ainsi à travers le "Goetheanum" sera par-
ticulièrement nécessaire pour ceux qui veulent agir, comme vous le voulez, dans
le sens de la triarticulation de l'organisme social. C'est dans ce sens, mes chers
amis, que j'aimerais vous avoir parlé, et c'est dans ce sens que j'ai ajouté aujour-
d'hui encore, en quelque sorte comme complément de bric-à-brac, ce que j'ai cru
devoir ajouter à ce qui a été dit cette semaine, car en un temps aussi court, on ne
peut donner que très peu de choses.

Mais avant tout : Ce dont nous avons besoin, c'est d'énergie, de courage, de dis- 3
cernement et d'intérêt pour les grands événements mondiaux ! Ne pas se couper 9
du monde, ne pas s'enfermer dans des intérêts étroits, mais s'intéresser à tout ce
qui se passe aujourd'hui sur la terre entière. Cela donne aussi des ailes à nos pa-
roles, cela fera de nous un véritable collaborateur sur le terrain que nous avons
cherché.

Si vous vous mettez maintenant au travail, vous pouvez être sûr que les pensées 4
de celui qui vous a parlé pendant ces huit jours vous accompagneront. Et dans 0
une telle coopération, il peut y avoir quelque chose de la force de l'impulsion qui
doit nous animer si nous voulons agir dans le bon sens, en particulier en Suisse.

Je vous appelle ainsi à une belle "chance", bien que je ne veuille pas vous en- 4
voyer dans les profondeurs d'un puits obscur, mais tout de suite là où il fait clair, 1
là où il peut y avoir de l'air pour le développement de l'humanité, et là où cette
clarté, cet air peuvent vous donner une satisfaction particulière, parce que c'est
vous qui devez apporter cette lumière, cet air frais dans une partie du monde.

